Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 9 (1888)
Heft: 1

Artikel: Bulletin mensuel : (2 janvier 1888)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133341

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*2 janvier 1888* [1]).

Dans le discours par lequel M. le gouverneur général Tirman a ouvert la dernière session du Conseil supérieur de l'**Algérie,** se trouve le passage suivant qui montre les progrès réalisés dans les cinq dernières années : De 1881 à 1886, la population rurale européenne s'est accrue d'un tiers, et la valeur du matériel agricole qu'elle possède s'est élevée de 15 à 21 millions ; l'étendue du vignoble a triplé ; la récolte du vin qui n'avait été que de 288,000 hectolitres en 1881, a atteint en 1886 près de 1,700,000 hectolitres, et a présenté, en 1887, une augmentation de plus de moitié sur ce dernier chiffre. Ainsi en six ans, les revenus que la colonie a retirés de la culture de la vigne ont presque décuplé. En quatre ans le commerce général a augmenté de 145 millions. Le réseau des voies ferrées en exploitation s'est accru de 660 kilom., et s'accroîtra encore de 1230 kilom. lorsque les lignes actuellement en construction seront terminées. De 48 millions les recettes des voies ferrées sont montées à 89 millions. Le nombre des bureaux de poste s'est accru de 142 ; celui des bureaux télégraphiques de 160. Enfin les produits de l'enregistrement, des domaines et de timbre ont donné une plus-value de dix millions ; les droits de douane ont monté de 33 à 43 millions, les taxes postales de 11 à 16 millions ; dans leur ensemble les recettes ordinaires du Trésor ont augmenté de plus de 47 millions.

Nous avons indiqué précédemment les services que les **Sociétés colombophiles** pourraient rendre à l'Algérie au moyen des pigeons voyageurs. L'*Indépendant de Constantine* nous apprend que M. Blanc, membre administrateur de la *Colombe,* de Marseille, va s'installer à Alger, pour y fonder une Société qui dotera l'Algérie d'un réseau aérien complet. Son projet comprend les lignes suivantes : 1° d'Oran à Saïda (125 kilom.) et de Saïda à Géryville (125 kilom.) ; 2° d'Alger une ligne d'entraînement serait établie pour les colonnes militaires opérant le long du Chéliff ; 3° d'Alger à Oran la communication se fera sans peine au moyen d'un relai à Senez ; de même celle d'Alger à Philippeville, au moyen d'un relai à Bougie ; 4° de Philippeville une ligne partirait vers la Tunisie, tandis qu'une autre monterait vers Constantine ; 5° enfin vien-

[1] Les matières comprises dans nos *Bulletins mensuels* et dans les *Nouvelles complémentaires* y sont classées suivant un ordre géographique constant, partant de l'Algérie, puis allant à l'Est, longeant ensuite la côte orientale du continent et revenant par la côte occidentale.

draient les lignes Constantine-Batna-Lambessa ; Batna-Biskra ; Biskra-Touggourt et Laghouat.

Un correspondant du *Temps* écrit à ce journal que la transformation du littoral oranais par le rapide développement de sa colonisation, pendant les dix dernières années, a eu pour effet de faire d'**Arzew** autre chose que le point d'embarquement de l'alfa, cueilli sur les hauts plateaux, — humble destinée à laquelle ses voisins d'Oran et de Mostaganem semblaient vouloir borner son ambition. — L'alfa y est toujours un élément de trafic considérable ; mais il ne compte plus que pour un tiers dans le mouvement commercial actuel de son port. Le nombre des navires qui y étaient entrés, en 1880, était de 245, jaugeant 75,996 tonnes. Il s'est successivement élevé en 1885, au chiffre de 485, jaugeant 188,947 tonnes, et, en 1886, il a atteint celui de 532 navires et 240,000 tonnes. Par la création du chemin de fer s'arrêtant d'abord à Tizi-Mascara, poursuivi ensuite jusqu'à Saïda, continué plus tard, à travers les hauts plateaux, jusqu'à Kralfallah, puis prolongé, à la suite de l'insurrection de 1881, jusqu'au Kreïder et à Mecheria, et aboutissant aujourd'hui à Aïn-Sefra, à 465 kilomètres du littoral, par cette longue voie de pénétration à l'intérieur, Arzew est devenu le port naturel des marchés du centre de la province. L'exportation des vins et celle des céréales ont fourni à son trafic un aliment non seulement supérieur, mais surtout plus rémunérateur que celui de l'alfa.

A l'occasion du projet d'**expédition au Sahara** de M. Fernand Foureau dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le *Moniteur de l'Algérie* nous apporte les renseignements suivants : « Il y a chez M. Foureau, comme chez la plupart des explorateurs, l'ambition de parcourir des contrées inconnues et l'idée fixe de la marche en avant, cette ambition qui a guidé Caillé, Soleillet, Palat et tant d'autres. Parmi les grands colons d'Algérie que rien n'a rebutés, parmi les hardis pionniers obstinément attachés à la conquête de ce rude sol d'Afrique, il est digne de figurer au premier rang. Depuis douze ans, la Société de l'Oued-Rirh, formée pour l'exploitation du palmier-dattier, a pris, sous l'énergique impulsion de MM. Fau et Foureau, un essor considérable ; elle possède aujourd'hui 90,000 palmiers en plein rapport et occupe un personnel de khramès immense, perfectionnant les procédés primitifs des Arabes, elle a, grâce au forage des puits artésiens, apporté la richesse dans le plus misérable des pays. M. Fernand Foureau parle tous les dialectes du sud avec une facilité incomparable, il s'est astreint à l'exercice extrêmement pénible du méhari, et est entraîné aujourd'hui au point de

pouvoir supporter presque indéfiniment ce genre de monture qui, de l'avis de ceux qui s'en sont servis, est bien l'engin de locomotion le plus éreintant que l'on puisse rêver. Son tempérament sec et nerveux, sa sobriété inouïe et son habitude du climat lui permettent certainement de résister là où tout autre succomberait infailliblement. Nous l'avons entendu exposer ses théories sur les voyages dans le Sahara et sur la triste fin de l'expédition Flatters, et avons été frappés de ses arguments. Il compte opérer comme Caillé, puisqu'il part seul ; il est plus que probable qu'après son passage à El-Goléah on n'entendra plus parler de lui pendant fort longtemps. Espérons qu'il nous reviendra, et que nous n'aurons pas à ajouter son nom au lugubre martyrologe des explorateurs tombés sous les coups des hôtes féroces de l'Ahaggar. »

M. Palat, père du lieutenant **Marcel Palat,** assassiné dans le Touat, a écrit à M. Ch. Maunoir, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, pour rectifier l'opinion courante d'après laquelle la dépouille de son fils serait restée sans sépulture dans quelque repli du Sahara. Grâce à M. le gouverneur général de l'Algérie, les restes du lieutenant ont été ramenés en France ; ils portaient les traces de deux coups de feu. Une faible partie des objets qu'il avait emportés ont été restitués, entre autres un fusil, un revolver, un appareil photographique, de l'ambre, du corail, etc. Un des guides assassins avait été arrêté, mais il a été relâché. Le lieutenant Palat attendait dans le Touat Si-Kaddour, qui s'était engagé à lui aider à traverser la zone dangereuse. Si-Kaddour ne vint pas ; il envoya son fils et son parent Si-Lala, qui donnèrent au lieutenant trois guides dont les parents devaient rester en ôtages pour répondre de sa sécurité. Ce sont ces guides qui l'ont assassiné.

Dans une des dernières séances de la Société de géographie de Paris, M. le Dr Hamy a exposé les résultats de l'exploration qu'il a faite au printemps dernier dans la partie de la Tunisie au S.-O. de Gabès, en vue d'étudier la **tribu des Zenata,** d'origine berbère, dont les mœurs, les croyances et les constructions sont très caractéristiques. Les villes sont formées par une série de terrasses fortifiées, en retrait les unes au-dessus des autres. M. Hamy attribue aux ancêtres des Zenata actuels les constructions mégalithiques de l'Enfida. Leur vie est monotone et misérable, ils n'ont d'autres ressources que l'olivier, le palmier, l'orge, quand il pleut, et quelque menu bétail. M. Hamy a visité dans son voyage une vallée, dite vallée des Troglodytes, où les indigènes vivent dans des grottes creusées dans le flanc des collines.

Un traité d'alliance a été conclu entre le gouvernement italien et les **Habab,** tribu qui habite au nord de Massaoua, de la mer Rouge jusqu'aux montagnes, et dont le chef Kantibaï s'est placé sous la protection de l'Italie. Aux termes du traité les Italiens seront bien accueillis par les Habab qui les pourvoiront, moyennant rétribution équitable, de guides, de bœufs et de chameaux. Kantibaï considérera comme son ennemi celui de ses sujets qui ferait cause commune avec les Abyssins, et laissera son fils en ôtage auprès des Italiens comme garantie de la fidélité avec laquelle il remplira ses engagements. Si le concours des Habab contre l'Abyssinie est nécessaire, il contribuera à fournir les moyens de transport et les contingents qui lui seront demandés. Les Habab protégeront de la manière la plus efficace tous les étrangers porteurs de recommandations délivrées par les autorités italiennes, et tout spécialement les caravanes de marchands de Massaoua. Le gouvernement italien favorisera le commerce au mouillage de Teklaï en y établissant un résident et un corps de police. Une pension mensuelle de 500 thalaris est accordée à Kantibaï qui reconnaît avec toute sa famille la suzeraineté de l'Italie; de son côté celle-ci reconnaît le fils de Kantibaï pour son successeur. D'après la *Revue française,* le pays des Habab est d'environ 6200 kilomètres carrés, et sa population de 68,000 âmes. Les habitants parlent un abyssin mêlé d'arabe. Ils sont chrétiens, mais fortement entachés d'islamisme. Leur pays est divisé en deux parties distinctes, la côte et le haut pays. La montagne est aride, escarpée, coupée de ravins et remplie de nombreuses et vastes cavernes; c'est dans cette région que les Grecs avaient placé les Troglodytes. C'est là que les Habab nomades tiennent leurs quartiers d'été, de juin à octobre. Les troupeaux y trouvent d'abondants pâturages à une altitude de 1600^{m} en moyenne. D'un caractère essentiellement doux, les Habab ne font la guerre que pour défendre leurs troupeaux, dans lesquels on remarque une race de chameaux d'une taille extraordinaires. Habitués à porter à Massaoua leur maïs et leur beurre, ils peuvent devenir d'utiles pourvoyeurs pour les troupes italiennes.

L'espérance qu'avait fait concevoir la conquête des **pays Gallas** par le roi du Choa, au point de vue de l'exploration des territoires conquis, n'a pas tardé à se confirmer. Un négociant français, M. Rimbaud, s'est rendu de Tadjourah à travers le pays des Danakils, au Choa, et en est revenu par une route directe d'Antotto à Harrar, qui traverse le pays des Ittou-Gallas. Les *Mittheilungen* de Gotha, qui nous fournissent ces renseignements, disent qu'il faut réduire de beaucoup les données exagé-

rées apportées par quelques voyageurs sur l'exploitation commerciale de ces contrées. M. Rimbaud met en doute la valeur rémunératrice de l'exploitation des gisements de sel du lac Assal, projetée par des entrepreneurs français au moyen d'un chemin de fer à voie étroite; d'après lui les difficultés du terrain sont trop grandes. Il conteste absolument la possibilité de la navigation sur l'Haouash, même à l'époque des plus hautes eaux, prônée par Soleillet et Longbois. Il recommande aux futurs voyageurs la route du Choa, de Zeïla par Harrar: elle évite le territoire des Danakils toujours disposés au pillage, et traverse des régions plus fertiles. Le pays des Itou-Gallas forme un haut plateau d'environ 2500^{m} d'altitude; il possède d'excellents pâturages, des forêts étendues, et vu sa fécondité et son doux climat, il conviendrait à la colonisation européenne. M. Borelli compagnon de M. Rimbaud a relevé l'itinéraire parcouru.

La *Gazette géographique* indique, comme suit, le prix courant des **esclaves** sur les marchés clandestins de la **mer Rouge :**

Jeunes filles de 10 à 15 ans, de 400 à 500 francs.

Jeunes garçons de 7 à 11 ans, de 300 à 400 francs.

Jeunes femmes de 16 à 22 ans, de 250 à 350 francs.

Jeunes hommes de 15 à 26 ans, de 150 à 250 francs.

Le même journal ajoute qu'il est fort rare que les caravanes se chargent d'amener à la côte des hommes d'âge mûr.

D'après la *Deutsche Kolonial Zeitung,* la Société coloniale allemande a adressé au gouvernement impérial une pétition sollicitant l'établissement d'une **ligne de steamers** subventionnée par l'État, pour mettre l'Allemagne en communication directe avec l'**Afrique orientale.** S'il n'est pas possible d'établir une ligne directe, les pétitionnaires demandent la création d'une ligne d'Aden à Zanzibar, pour rejoindre la ligne subventionnée de l'Asie orientale. La pétition fait valoir l'importance du port d'Aden, dont le commerce d'échange avec l'Angleterre et l'Autriche s'élevait en 1885 à plus de 17 millions de francs. Les vaisseaux de la British India Company touchent actuellement une fois par mois à Lamou dans le territoire de Witou et à Mombas, qui ne le cèdent pas en importance à Pangani et à Dar-es-Salam, au point de vue de l'avenir des possessions allemandes de l'Afrique orientale. En outre les pétitionnaires font ressortir que dans les relations commerciales avec Zanzibar, Mozambique, Madagascar, Maurice, la Réunion, la baie de Delagoa, Port Élisabeth et Capetown, l'Allemagne n'occupe qu'un rang très secondaire, faute d'une ligne de steamers qui la mette en communication régulière et directe avec cette région.

Le *Standard and Mining Chronicle* de Johannesbourg renferme le récit d'un massacre d'une centaine de **Ma-Tébélé,** à Gouboulououayo, par l'ordre du roi Lobengula. Ce récit jette un triste jour sur la condition des sujets d'un pareil potentat. Nous lui empruntons ce qui suit. M. Fr. Selous et trois de ses amis, récemment arrivés d'Angleterre, s'étaient rendus dans le pays des Mashona pour chasser, accompagnés de 150 Ma-Tébélé qui devaient leur servir d'escorte, sous le commandement d'un *induna*. Ostensiblement ces hommes devaient remplir les fonctions de guides, de porteurs, de batteurs, et, d'une manière générale, de domestiques, mais en réalité, ils avaient l'ordre de surveiller les faits et gestes des chasseurs blancs, pour empêcher qu'ils ne quittassent les districts de chasse, et surtout de s'opposer à toute tentative d'explorer la région aurifère et de toucher à la surface du sol. Lobengula insiste toujours sur la nécessité de procurer au chasseur un certain nombre de ces hommes, sous prétexte qu'il rend un grand service pour lequel il est d'usage de faire au roi un présent convenable, non comme un salaire, mais plutôt comme un témoignage de respect, d'admiration et de gratitude. Voyant que les amis de Selous étaient des personnages de haute condition et riches, Lobengula leur fournit une suite de natifs encore plus considérable qu'à l'ordinaire. Après un certain temps employé à chasser, la troupe s'écarta du territoire des chasses, et se dirigea vers les mines d'or septentrionales. Là on se mit à examiner le pays que l'on traversait retournant toutes les pierres de quelque apparence. Le devoir de l'induna aurait été de s'y opposer d'emblée, et tout d'abord d'empêcher que l'on ne sortît des terrains de chasse. En agissant contrairement aux ordres du roi, lui et tous ses gens s'exposaient à la vengeance implacable du tout-puissant monarque. Un des Ma-Tébélé, anxieux des conséquences que pouvait avoir cette infraction, retourna secrètement à Gouboulououayo pour en informer Lobengula, qui ordonna immédiatement à un de ses régiments d'aller infliger la punition inévitable à ceux qui avaient désobéi à ses ordres. Le régiment partit et atteignit bientôt la troupe des sujets du roi qui ne se doutaient nullement du sort qui les menaçait. L'induna coupable fut mandé et informé du motif de l'apparition des soldats ; il appela tous ses hommes et leur fit connaître le décret irrévocable de Lobengula. Sans délai le terrible carnage commença, tout près du wagon de Selous. Tous les délinquants subirent leur sort, sans murmure, avec un calme stoïque. Les chasseurs blancs durent assister à ce massacre de leurs compagnons de chasse. On les escorta jusqu'au centre du territoire qui leur était assigné pour

leurs exercices de sport, et on les exhorta à être plus prudents à l'avenir pour ne pas offenser Sa Majesté noire.

La Chambre de commerce de **Durban** a adopté la résolution suivante : « Tout en approuvant l'activité du gouvernement pour établir le plus promptement possible une ligne de chemin de fer dans la direction de la frontière du Transvaal, par les mines de houille, la Chambre insiste sur l'extrême importance d'une communication par voie ferrée avec l'État libre de l'Orange, communication rendue plus urgente que jamais par la rapide transformation des entreprises de chemins de fer dans l'Afrique australe. » Une session spéciale du Volksraad de l'État libre de l'Orange a été convoquée pour s'occuper de la question des voies ferrées. Le président Brand a montré l'impérieuse nécessité de la construction d'une ligne reliant le chemin de fer de Lorenzo Marquez à Prétoria au réseau de la colonie du Cap, en passant par l'État libre de l'Orange. Il a en outre convoqué une conférence de délégués des États indépendants et des colonies de l'Afrique australe, pour examiner ce sujet, et a exprimé l'espoir que les objections du Transvaal à la réunion aux chemins de fer par l'ouest seraient surmontées et que l'on arriverait à une union entre les républiques, ce qui serait l'avant-coureur d'une fédération générale des États du sud de l'Afrique. Le président Kruger et les membres de la Commission du Transvaal étaient présents.

Jusqu'ici nous n'avions pu communiquer à nos lecteurs, au sujet du retour du **lieutenant Wissmann,** que son arrivée à Mozambique, sans aucun détail sur son exploration de Loulouabourg jusqu'au Tanganyika. Les *Verhandlungen* de la Société de géographie de Berlin et la *Deutsche Kolonial-Zeitung* nous ont apporté les renseignements qu'il a donnés à Berlin sur son dernier voyage. Nous ne pouvons malheureusement en donner qu'un court résumé. Avant de quitter Loulouabourg il remit la station aux agents de l'État indépendant du Congo. L'on est étonné, en lisant l'énumération des bâtiments construits dans l'espace de moins de deux ans par le personnel de cette station au centre de ce continent si décrié. On y voit des maisons pour le chef de la station, pour son lieutenant, pour les étrangers, pour un interprète ; une caserne contenant 21 chambres ; une cuisine avec deux chambres pour domestiques ; une maison d'arrêt ; des dépendances pour les marchandises avec des chambres pour les armes et les provisions ; un pigeonnier et un poulailler, une maison de bains, une buanderie ; une maison pour dix ouvriers, une autre pour dix femmes ; des étables pour les bœufs, les moutons, les chèvres, les porcs ; une maisonnette pour les observations

météorologiques ; des ateliers, etc. La station est entourée d'une palissade ; quatre bastions pour des pièces de canon et un glacis en complètent les fortifications. A 250^{m} se trouve le village des nègres amenés de la côte, et à 600^{m} plus loin celui des Ba-Chilangué. Dans toutes les directions, et souvent à bien des lieues de distance, les chemins ont été élargis jusqu'à 5^{m} ; des ponts ont été construits sur les rivières. De vastes plantations de riz, de citrouilles, de cannes à sucre, de manioc, de pommes de terre douces, d'arachides, de fèves d'Europe et de blé cafre, et des jardins potagers plantés de tomates, de bananes, de pommes de terre d'Europe, de concombres, d'oignons, de radis, de choux, d'ananas, etc., se sont développés autour de la station.

Petite au départ de Loulouabourg, la caravane du lieutenant Wissmann s'augmenta bientôt par l'adjonction de quelques chefs. Elle s'arrêta quelque temps sur les bords du Loubi, pour traverser ensuite le territoire des Bena Ngonga qui, en 1882, avaient pillé Pogge revenant du Loualaba ; Wissmann jugea nécessaire de leur infliger une punition pour cet acte de violence. Après avoir délivré tous les captifs des Bena Ngonga, il passa le Sankourou en aval du confluent du Loubi. Au delà du Sankourou il trouva qu'il s'était produit, dans l'espace de quatre ans, un changement considérable dans les habitudes des populations qui s'étendent jusqu'à Lomami. Tandis qu'auparavant les cauries étaient l'article de commerce le plus recherché, maintenant ces tribus demandent des perles, des tissus, des fusils et de la poudre. Cette circonstance le mit dans une situation très difficile, car il s'était pourvu surtout de cauries. Les collections ethnographiques qu'il avait faites précédemment ne pourront plus être renouvelées ; car il a constaté chemin faisant que l'introduction des produits européens a pour effet de faire abandonner aux indigènes leur industrie particulière. Depuis trois ans, des caravanes du Bihé apportent aux principaux chefs des Ba-Sangué de la poudre et des armes qu'elles échangent contre des esclaves ; elles conduisent ceux-ci aux Ba-Kouba qui leur donnent de l'ivoire en retour. Les Ba-Kouba achètent les femmes pour leurs travaux domestiques, et les hommes uniquement pour les immoler lors des funérailles d'un de leurs chefs. Wissmann a appris qu'à la mort du dernier Loukengo, 200 victimes humaines ont été sacrifiées. Des mesures sont prises pour faire cesser cet odieux trafic. — La région des forêts vierges, qu'il eut à traverser ensuite, imposa à sa caravane des marches si pénibles qu'il dut renoncer à son plan d'explorer le pays où sont les sources de la Boussera, du Tchouapa, du Boloka, etc., affluents du Congo, et incliner vers

le sud pour rejoindre la route qu'il avait suivie en 1881. Ces forêts vierges qui s'étendent au nord et à l'est bien au delà du Lomami, peuplées des féroces Ba-Tékéla et Ba-Toua, ne pouvaient d'ailleurs lui fournir à lui et à ses gens que des vivres insuffisants. Il rencontra une quarantaine de Ba-Toua, d'un jaune brun, avec des lèvres roses, d'une taille moyenne de 1^{m},4, et fut frappé de leur air timide, réservé, anxieux même, en comparaison des Ba-Tékéla qui ressemblaient à des chiens sauvages, agités, défiants et aboyeurs. L'analogie de certains mots du langage des Ba-Chilangué et des Ba-Toua fait croire à Wissmann que les Ba-Chilangué sont issus d'un mélange de Ba-Louba et de tribus primitives semblables aux Ba-Toua. — En sortant de la région des forêts, il eut à combattre contre les Bena-Mona qui, à plusieurs reprises, attaquèrent sa caravane. Puis, pendant près d'un mois, du 28 décembre 1886 au 23 janvier 1887, il dut traverser le territoire des Beneki, désolé et dépeuplé par la guerre, par la chasse aux esclaves et par la petite vérole, tandis que lorsqu'il y avait passé en 1882, il comptait de nombreux villages d'une étendue considérable et très peuplés. Arrivé chez le chef Kawamba qu'il avait connu précédemment, il y trouva des vivres en abondance, et donna aux hommes qui lui restaient quelques jours de repos. Il en avait perdu 60 depuis le passage du Sankourou, et 20 autres moururent encore d'épuisement ; quelques-uns s'étaient enfuis pour trouver à manger chez des tribus qui en feraient leurs esclaves. A Nyangoué il trouva tout changé depuis la destruction de la station des chutes de Stanley par les Arabes. Il dut renoncer à ses projets de tourner vers le sud pour se rendre au Kamolondo, ou de se diriger vers le N.-E. pour atteindre le Mouta-Nzigué, et s'estima fort heureux de pouvoir encore reprendre, avec Bugslag, l'ancienne route qui mène au Tanganyika. Nous avons déjà dit son retour du Tanganyika à la côte par la route du Nyassa et du Chiré. Nous aurons à revenir sur l'exploration de Wissmann lorsqu'en aura paru la relation complète. Actuellement le voyageur doit passer l'hiver à Madère, le séjour de l'Europe à cette saison risquant d'être préjudiciable à sa santé.

Sur le Congo, c'est vers le haut Arououimi que se portent tous les regards, dans l'attente d'une dépêche apportant la nouvelle de la rencontre de **Stanley** et d'Émin pacha. Le dernier courrier arrivé à Bruxelles n'avait rien du haut Congo au delà de la station des Ba-Ngala. Cela ne veut pas dire qu'aucune dépêche ne fût arrivée au camp de Yambouya, mais simplement qu'il n'y avait aucun steamer sur l'Arououimi, pour apporter le courrier que le major Barttelot aurait pu avoir

à envoyer à Stanley-Pool. Malheureusement les steamers de la flottille du Congo étaient employés sur d'autres points : le *Stanley,* dit le *Mouvement géographique,* était en réparation à Léopoldville; la *Florida* avait été à la station de l'Équateur sans dépasser ce poste; l'*En-avant* avait pris la route de l'Oubangi. D'ailleurs entre Yambouya et Wadelaï, la route est longue : elle aurait demandé environ deux mois de marche; de plus elle traverse des pays où un courrier isolé, porteur de lettres, est exposé à être fait prisonnier ou tué. En tout cas, une petite caravane armée, détachée du gros de l'expédition, une fois celle-ci arrivée au lac Albert ou à Wadelaï, n'aurait pu être de retour à Yambouya avant la mi-octobre. A Yambouya elle ne serait encore que sur l'Arououimi, où la correspondance devrait attendre l'arrivée et le départ d'un steamer pour être transmise à Léopoldville d'abord, et de là à Boma. Après avoir été réparé, le *Stanley* était, le 1er novembre, sur le point de pouvoir reprendre ses voyages, et se disposait à partir le 15 du même mois pour se rendre à la station des chutes de Stanley, en faisant visite, en passant, au camp de Yambouya sur l'Arououimi. Ce sera lui qui rapportera les nouvelles que pourra avoir reçues le major Barttelot.

M. Ed. Dupont, directeur du musée d'histoire naturelle de Bruxelles, a transmis au *Mouvement géographique* des renseignements détaillés sur les plantations de **Léopoldville;** en voici un court résumé. Une quinzaine d'hectares ont été défrichés et plantés, ou sont prêts à l'être aux premières pluies. Ils fournissent un potager où l'on cultive presque tous les légumes d'Europe et qui fournit deux fois par jour la table des 22 blancs qui se trouvent en ce moment à la station, de haricots et pois indigènes, de patates douces, de maïs, de manioc, de riz et de fruits divers, principalement de bananes, de papayes, d'ananas, ainsi que de café et de tabac. Le riz semé l'an dernier a été récolté fin juillet de cette année. Deux ares en ont donné 20 sacs de 30 kilog. L'épi était bien fourni, les grains gros et féculeux. Le lieutenant Liebrechts a fait préparer pour cette culture deux hectares et demi dont l'ensemencement se fera dans quinze jours. S'ils rendent autant que les deux premiers ares, il ne sera plus nécessaire d'envoyer du riz à Léopoldville, même pour les steamers qui font des voyages de trois et quatre mois. Deux hectares de maïs seront ensemencés aux premières pluies. Il fournit deux récoltes, l'une en quatre mois au commencement de février, l'autre en cinq mois à la fin de juillet. Il est d'un grand rendement et les noirs en sont très friands. Le manioc est la base de la nourriture de

l'indigène. Il suffit de remuer la terre après l'avoir débarrassée des herbes. La racine est féculeuse ; on la laisse trois jours dans l'eau, elle se ramollit et la pelure s'enlève facilement. On la réduit en farine au moyen d'une pierre ronde, on pétrit et l'on fait bouillir après avoir formé une boule aplatie qu'on entoure de feuilles de bananier. Ce pain, nommé *chiquangue,* se conserve trois à quatre jours; il est très nutritif. Une plantation de caféiers avait été faite; mais elle fut étouffée par les herbes. Au mois de mai dernier, le lieutenant Liebrechts l'en fit débarrasser, et les arbustes couverts de fruits mûrs ont permis de faire une récolte de plusieurs sacs.

Le colonel Galliéni, arrivé au **Sénégal,** se propose de terminer avec les ressources de la main-d'œuvre indigène fournie gratuitement par les chefs noirs, la voie ferrée déjà commencée et pour laquelle une quantité énorme de matériel avait été transportée à Kayes, où elle demeurait inutile depuis la suspension des travaux. Il reste 43 kilom. à achever; la voie reliera Kayes à Bafoulabé, à l'intersection de trois grands cours d'eau, à proximité des centres producteurs de la gomme et du caoutchouc. En même temps le colonel Galliéni reprendra les négociations avec le sultan de Ségou, et renverra à Timbouctou le lieutenant Caron avec la canonnière le *Niger,* et une grande chaloupe armée pour tenter de nouveau d'obtenir un traité de commerce des maîtres de cette ville.

M. Camille Douls revenu récemment en France a donné sur **Tendouf,** la ville principale sur la route de Timbouctou au Maroc, les informations suivantes : Les caravanes y laissent la plus grande partie de leurs marchandises, mais surtout des **esclaves.** La grande caravane de plusieurs milliers de chameaux, qui part de Timbouctou chaque année en décembre, en amène avec elle un millier; il en reste à Tendouf environ 950, dont le tarif est fixé comme suit :

Pour une fille de 9 à 15 ans, de 350 à 400 francs.

Pour un garçon de 9 à 15 ans, de 250 à 350 francs.

Le prix diminue ensuite sensiblement; les esclaves de 15 à 20 ans ne valent pas plus de 150 francs. Après l'âge de 20 ans on en amène très peu, car leur valeur ne dépasse guère 75 francs.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

L'*Écho d'Oran* annonce qu'un gisement important de charbon de terre a été découvert à 9 kilom. de la ville de Tiaret. Dans la même commune sont signalées également des traces de mines de fer, de cuivre et de plomb.

Quelques jeunes gens en relation avec le collège protestant de Beyrouth se sont offerts pour être envoyés comme missionnaires en Afrique. Leur connaissance de la langue arabe leur faciliterait leur tâche.

Le capitaine Manfred Camperio s'est rendu à Massaoua, pour en explorer les environs au point de vue scientifique; il visitera aussi les plateaux qu'il a recommandés à la colonisation italienne. Il a pris avec lui, comme compagnon et secrétaire, le fils de Gessi-pacha, Félix Gessi, jeune homme de 22 ans qui connaît les langues orientales et a déjà exploré les pays de la mer Rouge lors de l'expédition des Anglais contre Osman-Digma.

D'après le journal le *Temps,* et sur les instances du gouverneur d'Obock, le sultan de Tadjourah a déclaré aboli le commerce des esclaves sur son territoire.

D'après le *Manchester Guardian* une nouvelle expédition se prépare à se porter au secours d'Emin-pacha. Elle sera dirigée par M. Montagu Kerr qui a déjà une grande expérience de la vie africaine [1], et qui supportera seul tous les frais de l'entreprise. Il organisera sa caravane à Zanzibar, puis se portera sur Wadelaï à travers le pays des Masaï. Après avoir rejoint Emin-pacha, il explorera le bassin du lac Tchad et celui du Niger. Depuis son retour du lac Nyassa, M. Montagu Kerr s'est exercé aux observations scientifiques. La Société de géographie de Londres l'a pourvu des instruments nécessaires.

A l'occasion de l'heureux retour à Leipzig du Dr Hans Meyer, l'explorateur du Kilimandjaro, son père, directeur de l'Institut bibliographique de Leipzig, a fait donation de 30,000 marcs, destinés à une *Fondation du Kilimandjaro,* dont les intérêts seront affectés à des subsides pour des explorations en Afrique.

Les missionnaires anglais établis au Chagga, au pied du Kilimandjaro, écrivent que le chef Mandara tolère dans son pays des incursions de chasseurs d'esclaves, qui sont en même temps de zélés propagateurs du mahométisme.

La Société coloniale allemande de l'Afrique orientale a fait l'acquisition de vastes plantations qui appartenaient au juge suprême de Zanzibar, Mohamed-Ben-Solivendri, et qui sont situées au bord de la mer, à une lieue de la ville de Zanzibar.

M. Troupel, résident de France à Anjouan, a obtenu du sultan de cette île qui s'est placé sous le protectorat de la France, que le texte français du traité du 21 avril 1886, différent du texte souaheli, fît seul foi, et qu'en outre les différends qui pourraient s'élever entre citoyens français et anjouanais fussent, à l'avenir, réglés par un tribunal composé du résident ou de son délégué, d'un assesseur français et d'un assesseur anjouanais. Une école française sera créée à Moussamouda, dans un local fourni et entretenu par le sultan.

Un nouveau journal, le *Progrès de l'Émyrne,* rédigé en français, en anglais et en malgache, a été fondé à Antananarive, pour défendre les intérêts européens

[1] Voyez VIIme année, p. 142. *Expédition de M. Montagu Kerr de Gouboulououayo au lac Nyassa,* et la carte p. 160.

sans distinction de nationalité ou de confession religieuse, et soutenir le gouvernement malgache dans la voie de la civilisation.

D'après une dépêche adressée de Lorenzo-Marquez au *Cape Argus*, un télégramme des autorités portugaises de Lisbonne annonce qu'à l'avenir il ne sera plus nécessaire de se munir d'un passeport pour s'embarquer dans la baie de Delagoa, formalité toujours gênante et coûteuse.

L'ouverture de la voie ferrée de Lorenzo-Marquez à la frontière du Transvaal a dû avoir lieu le 18 décembre.

La mensuration trigonométrique du Be-Chuanaland britannique avance rapidement sous la direction de M. H.-D. Laffan. Les limites entre ce territoire et le Transvaal seront fixées par une commission mixte de délégués des deux États.

Le district dans lequel un gisement aurifère a été découvert au Luderitzland se trouve près de la Swakope [1], à une centaine de kilomètres de Wallfishbay, près de la route qui mène à Otjimbingué; il y a aussi du bois et de l'eau.

M. le capitaine Van Gèle, qui a déjà deux fois tenté de résoudre le problème du cours supérieur de l'Oubangi, a repris l'exploration de cette rivière. Il la remontera jusqu'aux rapides de Zoungo qui l'ont arrêté la première fois, et cherchera la passe navigable qui a permis à Grenfell de franchir les rapides aux eaux basses ; il essayera de gagner le haut fleuve où il poursuivra la navigation aussi loin qu'il le pourra.

Le steamer la *Lys* ayant à bord les membres de l'expédition qui doit se rendre aux chutes de Stanley, sous la direction du capitaine Van de Velde, a dû arriver à Banana à la fin de novembre. Il emmène 35 soldats haoussa et 15 bangala.

La grande allège de la station de Léopoldville a quitté Stanley-Pool, le 30 septembre, pour la station de Louébo sur la Louloua, sous le commandement du capitaine Martini.

Pour donner le plus de facilités possibles au commerce qui se développe sur le Congo moyen, le gouverneur général a publié une ordonnance, aux termes de laquelle tous les produits provenant de la région de Stanley-Pool et du haut Congo sont exonérés de tous droits de sortie.

Le *Mouvement géographique* annonce qu'indépendamment des troupeaux de gros bétail envoyés à Léopoldville, on a expédié à Loukoungou deux bœufs de trait et des charrues destinés aux plantations de cette station, et à Léopoldville un premier troupeau de vingt moutons pour la reproduction.

La *Gazette g'ographique* publie une dépêche du Gabon, en date du 20 novembre, annonçant qu'une canonnière de 80 chevaux a été lancée par la voie de l'Ogôoué vers le Congo. Le nouveau steamer l'*Alima*, transporté au Pool par la maison Daumas-Béraud, est à flot; c'est un bateau à hélice. Il ne tardera pas à partir pour le haut Congo, pour le compte du gouvernement français, auquel il a été cédé ou tout au moins loué.

La coque du steamer, le *Roi des Belges*, transportée à Léopoldville, pour l'expé-

[1] Voy. la Carte, Ve année, p. 100.

dition d'études du chemin de fer, est à flot. M. Delcommune est descendu à Manyanga pour diriger le transport des chaudières du bateau. Au dernier courrier, M. Cambier, avec les six ingénieurs de ses brigades, était près du Kouilou, affluent méridional du Congo.

La ressource de la viande d'hippopotame commence à devenir précaire à Léopoldville, les hippopotames reculant devant les établissements des Européens. Il faut maintenant aller à une journée de la station pour en trouver.

S. de Brazza a ramené du Congo à Libreville un certain nombre d'enfants envoyés par les chefs de l'intérieur pour être instruits dans les écoles de cette station. — Malgré les réclamations des factoreries du littoral, il a interdit la navigation sur l'Ogôoué, mesure qui lèse fortement les intérêts des établissements susmentionnés.

Un décret du gouvernement français a autorisé la création au Gabon d'établissements pénitentiaires affectés aux indigènes d'origine annamite ou chinoise condamnés aux travaux forcés.

Le Dr Ballay, lieutenant gouverneur du Congo français, actuellement en congé en France, va prochainement rejoindre son poste.

Le *Missionnaire* publie une lettre d'Abétifi, de notre compatriote, M. F. Ramseyer, qui annonce la création de deux nouveaux postes d'évangélisation dans l'Achanti, l'un à Nkwatia, l'autre à Obo, la plus grande ville de l'Okwao, comptant près de 7000 habitants. Pour chacun de ces postes, la mission a acquis un terrain sur lequel seront bâties les constructions nécessaires.

LE PAYS DES GARENGANZÉ [1]

(D'après M. F. St. Arnot).

A plusieurs reprises nous avons mentionné le jeune missionnaire écossais, F. S. Arnot, qui, déjà en 1881, se rendit de Natal au Zambèze, où il passa une année au milieu des Ba-Rotsé, et d'où il dut se retirer lorsque éclata la révolte contre le roi Lewanika. Après être venu à la côte occidentale à Benguéla, et avoir passé quelque temps auprès des missionnaires américains du Bihé, il se dirigea de nouveau vers l'intérieur, en suivant d'abord la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèze, puis descendit dans celui du Congo, franchit le Loualaba dans la partie supérieure de son cours et se fixa, il y a bientôt deux ans, dans le pays des Garenganzé sur lequel les renseignements nous faisaient complètement défaut jusqu'ici. Les explorateurs Böhm et Reichard s'en

[1] D'autres voyageurs qui ont entendu parler de ce pays le nomment Garanganja ; nous conservons l'orthographe donnée par M. Arnot.